

CARLOTTA IKEDA
COMPAGNIE ARIADONE

T A M P O P O

DOSSIER DE PRESSE

Contact :

Samuel DESSENOIX et Aurélie FAVRE
64, rue Surson - 33 300 Bordeaux
Tel (33) 05 56 39 16 77 - ariadone@wanadoo.fr
www.ariadone.fr

LE VIF DU SUJET
JARDIN DE LA VIERGE DU LYCÉE SAINT-JOSEPH

Quatre danseurs choisissent chacun leur chorégraphe et lui passent commande

Duos pour solos

JARDIN DE LA VIERGE
DU LYCÉE SAINT-JOSEPH

LE VIF DU SUJET

PROPOSÉ PAR HÉLA FATTOUMI
CRÉATIONS

DU 17 AU 25 JUILLET (SAUF LE 21)
À 11H ET 18H
DURÉE 1H

DANSE

➤ Une histoire de désir. D'attente et de fantasmes. Autrement dit et sous-entendu, de frustrations et d'insatisfactions... Car, pour peu que le désir soit mal adressé ou mal compris, il se retourne comme une flèche empoisonnée... Le désir est dangereux, mais le danger sait se faire désirable. C'est au cœur de cette problématique que l'opération « Le vif du sujet », pilotée par la SACD (Société des auteurs et compositeurs dramatiques), prend son goût si singulier. A partir d'une règle du jeu faussement simple – quatre danseurs sélectionnés pour leur talent désignent chacun un chorégraphe chargé de leur concevoir un solo d'une durée de vingt à trente minutes –,

cette manifestation resserre, une fois n'est pas coutume, le processus de création autour de l'interprète et oblige à repenser le rapport de travail.

Pas si simple parfois pour le chorégraphe de recevoir la demande d'un danseur qu'il n'a pas élu. Il lui faut se mettre à son écoute, presque à sa disposition, et souvent perdre ses habitudes. On se souvient des « paires » merveilleusement improbables formées par le danseur Dominique Mercy, de chez Pina Bausch, et Josef Nadj (1999), de l'étoile de l'Opéra Kader Belarbi et du hip-hoppeur Farid Berkî (1999), de Lisette Maildor et François Raffinot (2000). Au-delà du résultat plus ou moins heureux, il s'agissait pour les uns comme pour les autres d'oser le saut dans l'inconnu, de faire le pari généreux d'un terrain d'entente. Avec ses doutes, ses déroutes, « Le vif du sujet » ne mérite son titre que lorsque les artistes se propulsent ensemble dans une même tentative de dépassement.

Patrick Harlay et Jordi Cortés-Molina.



Les participants de l'édition 2001 ont perçu cette nuance. Qu'il s'agisse de Patrick Harlay et Jordi Cortés-Molina, de Mathilde Lapostolle et Carlotta Ikeda, d'Alessandro Bernardeschi et Caterina Sagna, d'Eszter Salamon et Xavier Le Roy, tous s'emparent de la proposition avec détermination. Certains ont même l'audace de rêver que ces solos changent leur vie. « Après seize ans passés au service de différents chorégraphes, je ressens l'envie d'un genre de petit bilan, confie Patrick Harlay. C'est la première fois que j'ai l'occasion de danser un solo. Alors, de deux choses l'une, ou j'optais pour une pièce de danse pure, un travail de mouvement relativement classique ou je me lançais dans une recherche individuelle plus délicate. En choisissant Jordi Cortés-Molina, un ami avec lequel je n'ai pourtant jamais travaillé, j'ai préféré le second cas de figure. Sa recherche sur la présence, la non-danse, le silence, m'oblige à me confronter à moi-même, à accepter de me mettre en péril sans tricher. La matière de la pièce, c'est moi. Où en sont ma danse et mon corps aujourd'hui ? Quelle est ma place en tant qu'interprète ? Est-ce que je peux tenir seul en scène pendant trente minutes ? » A ces questions, Patrick Harlay répond en plongeant dans ses souvenirs. Lui qui s'est toujours protégé derrière la danse des autres, vit cet exercice de révélation comme une mise à nu. « Il s'agit effectivement d'ôter toutes les carapaces, tous les tics que le danseur accumule au fil du temps pour atteindre l'intérieur, ajoute le Barcelonais Jordi Cortés-Molina. Il voudrait être silencieux et ne peut s'empêcher de parler, souhaite la tranquillité et ne peut tenir en place, aimerait recoller les morceaux de sa vie et tout éclate. »

Cette introspection jusqu'aux racines de l'être, Mathilde Lapostolle en fait aussi le pari avec la chorégraphe japonaise Carlotta Ikeda, dont on sait l'art de faire surgir du plus profond des corps un langage personnel et archaïque. « La nécessité s'impose pour moi aujourd'hui de reposer la question de l'intériorité, de l'écoute de soi, sans recours à la technique ni à la virtuosité. Comment habiter son corps au-delà ou en deçà du mouvement ? » A quoi, celle que Mathilde Lapostolle compare sans une seconde d'hésitation à Camille Claudel rétorque : « L'expérience s'annonce un peu difficile pour moi. Ma danse ne se transmet pas rapidement, mais j'ai décidé d'essayer. Il faut que je pénètre dans l'univers de Mathilde, encore beaucoup trop formel à mon goût, pour pouvoir entreprendre ce que j'ai à faire : révéler sa nature. C'est une jeune femme directe, avec un je-ne-sais-quoi d'innocent, qui me touche beaucoup. »

Pour s'épargner ces difficultés d'approche, Alessandro Bernardeschi, soucieux aussi d'aller le plus loin possible dans ce face-à-face avec soi-même qu'est un solo, a décidé de creuser sa collaboration avec Caterina Sagna, dont il est l'interprète. « A 37 ans, j'attends beaucoup de cette expérience, qui est pour moi une sorte d'épreuve de force, un pacte avec

TÉLÉRAMA
Supplément Festival d'Avignon



Carlotta Ikeda et Mathilde Lapostolle (ci-dessus).
Caterina Sagna et Alessandro Bernardeschi.

la maturité. J'apprécie la façon dont Caterina met en scène théâtralement la danse. Chaque mouvement a un sens et un poids. J'ai besoin d'une problématique artistique claire qui m'épaulé. Sans compter que j'apprécie l'ironie et la folie douce de Caterina. » Ensemble, ils ont décidé de plancher sur Shakespeare, et plus précisément sur Othello, Iago et Desdémone, qu'Alessandro se charge d'incarner à tour de rôle. « Mais sans aucune prise de parole, précise Caterina Sagna. Il s'agit d'extraire une intensité gestuelle différente pour chaque personnage. C'est la première fois que je conçois un solo pour quelqu'un d'autre que moi ou ma sœur, pour un homme en l'occurrence, et j'ai envie d'explorer cette puissance physique masculine que je ne connais pas. » Dans ce solo intitulé *Transgedia*, il est question de transe, de transfert, de transposition, de transfiguration, pour atteindre à l'essence de la tragédie et du métier d'interprète. C'est précisément pour questionner son art de danseuse et cet exercice démonstratif qu'est la représentation qu'Eszter Salamon a désigné Xavier Le Roy. « En travaillant à décon-

Héla Fattoumi, présidente

A l'origine, l'idée de ce « Vif du sujet », apparu en 1997 à l'affiche du festival d'Avignon, revient au chorégraphe François Raffinot. Il désirait ainsi rendre hommage aux interprètes. Parallèlement, il cadre le solo de façon stricte : celui-ci doit être donné en plein air, dans la lumière du jour, sans appareil technique et à des horaires inhabituels : 11 heures du matin et 18 heures. Piloté ensuite pendant trois ans par Karine Saporta, plus directive quant aux choix des chorégraphes par les danseurs, « Le vif du sujet » est aujourd'hui entre les mains de la chorégraphe Héla Fattoumi. « Je veux revenir

LE VIF DU SUJET
JARDIN DE LA VIERGE DU LYCÉE SAINT-JOSEPH

à l'aspect artisanal, au côté laboratoire qu'avait cette manifestation, précise la nouvelle présidente de la commission danse de la SACD depuis juillet 2000. J'ai sélectionné des interprètes très différents qui rendent compte de la diversité des courants esthétiques actuellement en France. L'enjeu, c'est de montrer la danse autrement, en insistant sur la fragilité de ces rencontres, qui s'inscrivent dans le dialogue et le partage. C'est aussi pour cette raison que j'ai souhaité revenir au jardin du lycée Saint-Joseph, plus en résonance avec la dimension d'essai, de tentative, qui est l'esprit du "Vif". R.D.



truire et à reconstruire les formes théâtrales, il permet au corps et à la danse d'être considéré autrement, explique le jeune femme. Je ne souhaitais pas créer un solo qui ressemble à un portrait avec ce que cela implique de sublimation ou même d'héroïsation. Xavier m'a proposé de chercher sur le corps féminin multiple, à travers des évocations quotidiennes ou théâtrales. » Eszter Salamon et Xavier Le Roy se sont mis d'accord sur des thèmes, comme le corps dans le ballet romantique, dans la danse moderne, tout en s'inspirant de l'écrivain féministe Kathy Acker pour « proposer une vision la plus hétérogène possible et aiguïser des perceptions neuves du féminin », dit Xavier Le Roy. Dans son solo *Self Unfinished*, il chamboulait, jusqu'au malaise, nos repères anatomiques, via un système de métamorphose, proche de la contorsion. Dissection de chaque geste, voire de chaque articulation, l'art de Xavier Le Roy se lit comme un antidote au divertissement et au savoir-faire chorégraphique. Une bannière sous laquelle pourrait bien se regrouper tous les participants de cette édition 2001.

Rosita Boisseau

Le Monde

JEUDI 19 JUILLET 2001

FONDATEUR : HUBERT BOURVILLON

Tous les sens en éveil dans « Le Vif du sujet »

Avignon/Danse. Le buto primesautier de Mathilde Lapostolle et la transe furieuse d'Alessandro Bernadeschi

TAMPOPO, de Carlotta Ikeda pour Mathilde Lapostolle. *Transgedy*, de Catarina Sagna pour Alessandro Bernadeschi. Programme A du Vif du Sujet, jusqu'au 25 juillet, à 11 heures et à 18 heures en alternance. Jardin de la Vierge, 45, rue du Portail-Magnanen. Tél. : 04-90-14-14-14. De 80 F (12,20 €) à 100 F (15,24 €).

« Tampopo » veut dire pissenlit en japonais. Le pissenlit doit son nom à ses vertus diurétiques. *Tampopo* est, en effet, un solo qui jaillit. Composé par l'étonnante Carlotta Ikeda pour la danseuse Mathilde Lapostolle, il ouvrait « Le Vif du sujet », manifestation organisée par la chorégraphe Héli Fattoumi, nouvelle présidente de la commission danse à la Société des auteurs et compositeurs dramatiques. De pissenlits, que nenni sur le plateau, mais un massif de tournesols nains.

Comprenez qui pourra. Arrive une créature qui pourrait être un enfant autant qu'une libellule. Ses arabesques ont la grâce vacillante de Bambi découvrant le monde. Une voix off énumère toutes sortes de fruits. La musique d'Alain Mahé joue le bourdon électronique.

C'est l'été. La ravissante, en short et petit haut blancs, s'enivre du parfum des abricots. Quand soudain la voilà propulsée, se grattant furieusement le dos. Le bourdon s'est tu. Ne serait-il pas entré sous son vêtement ? Elle détalait au galop, dansant à la fois le cheval emballé et le dos courbé du jockey qui cravache. Saute dans la plate-bande qu'elle piétine sauvagement. S'éloigne en sifflant, fiérote, comme si de rien n'était. De sifflement en fanfare, là voilà petit soldat.

Tout est à l'avenant dans ce *Tampopo* affolé. Le regard perdu, les membres électriques, les genoux en dedans, les mains tenues légè-

ment crochetées, toujours à la recherche d'un impossible équilibre, la danseuse devient cet être hybride qui finira endormi au milieu des fleurs. Quand on la voit sans sa perruque de cheveux coupés au carré, Mathilde Lapostolle est une jeune femme aux cheveux longs. Sur scène, elle a quatre ans. C'est ça, l'art de la danse japonaise buto - rituel extrême né du désastre de la deuxième guerre mondiale - qui inspire Carlotta Ikeda : un travail fou sur l'illusion.

MEURTRES, FOLIE, HAINE

Transgedy, de la Vénitienne Catarina Sagna, commence mal. Comme une pièce trop à la mode : le danseur, censé être Shakespeare, apporte sur scène tout un attirail qu'il installe, paquet de chips, ketchup, cigarettes, bière, radiocassettes. Il écrit, il fume. Si ce n'était pas Alessandro Bernadeschi, on aurait envie de s'en aller. Mais c'est lui

qui se lève. Deux décharges terribles secouent son corps. Il vient d'entrer dans la transe de l'écriture, dansant tout ce que le dramaturge jette sur le papier : meurtres, folie, haine.

De Macbeth au Roi Lear, le corps souffre, malmené. Le bras agrippe ce qu'il peut, taille, pied, épaule. Une danse nerveuse à craquer, faite de regards et de muscles qui déraillent. A ce petit jeu furieux, le danseur excelle. Il a beau ensuite se mettre à rire, imiter le gogo-boy, on sait de quoi il est capable : du pire. C'est-à-dire du meilleur. Et ce n'est pas le ketchup dont il se babouille, éclaboussant les spectatrices du premier rang (il est vrai que le portable de l'une d'entre elles a sonné pendant le spectacle !), qui donne à son numéro sa force sardonique, mais la fièvre qui le tient vert de rage, ricanant.

Dominique Frérot

le dauphiné LIBERE VAUCLUSI

JEUDI 19 JUILLET 2001

Des choix ambitieux

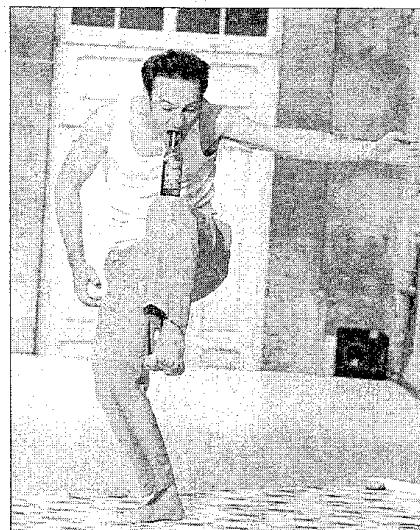
Pour la cinquième édition du "Vif du sujet", Héra Fattoumi a souhaité réaffirmer les partis pris lors de la conception du premier projet. Quatre danseurs ont demandé à quatre chorégraphes de leur composer un solo. Des choix à découvrir dans les programmes A et B du "Vif du sujet" au jardin de la Vierge du lycée Saint-Joseph

Programme A, les 19, 22 et 24 juillet à 11 heures et les 20, 23 et 25 juillet à 18 heures

"Tampopo" (Pissenlit) est une chorégraphie de Carlotta Ikeda réalisée pour Mathilde Lapostolle sur une composition originale de Alain Mahé. Pour Mathilde Lapostolle, peu coutumière du solo, l'expérience du travail intimiste avec Carlotta Ikeda l'a amenée à découvrir des ressources ignorées de sa personnalité. Danse intérieure, danse fractale, telle une Alice au jardin des pissenlits, elle joue avec les sons, les ambiances dans un univers où la réalité et le rêve se mêlent intimement. Petite fille ou femme, cavalier ou cheval de manège, elle laisse libre cours à une fantaisie charmante. En deuxième partie, Alessandro Bernardeschi retrouve Caterina Sagna pour une "Transgedy" aux rebondissements inattendus. Ils avaient déjà travaillé ensemble, mais jamais pour un duo, le premier d'Alessandro Bernardeschi. Ils ont en commun le plaisir de conjuguer danse et interprétation théâtrale et transposent pour le danseur le très célèbre paradoxe du comédien. Alessandro Bernardeschi se laisse emporter, malmené, guidé par son propre corps devenu une entité indépendante de sa volonté. Parfois, il arrive à dialoguer avec lui. Et d'un coup, le voilà à l'avant-scène, qui cabotine avec le public dans un clin d'œil complice. L'artiste fait son numéro jusqu'au bout, jusqu'à ce que mort s'en suive. Pas pour de vrai quand même.

Programme B, les 20, 23 et 25 juillet à 11 heures et les 19, 22 et 24 juillet à 18 heures

"Giselle" est une chorégraphie de Xavier Le Roy pour Eszter Salamon.



Alessandro Bernardeschi et Patrick Harlay, dans des registres différents, ont sublimé leur danse.

Photos : Laurent MERGNAC et Philippe DELACROIX.

Un commencement classique sur demi-pointes et très vite, s'instaure une représentation du corps faite d'images, de perceptions différentes qui le construisent ou le déconstruisent sans lien apparent. Pour Xavier Le Roy il s'agit de « chercher une structure chorégraphique faite d'une série d'événements sans développement mettant le corps dans une situation de trafic entre les langages qu'il produit et certains langages qui le constituent ». De la démarche du singe à celle de l'homme debout, de l'attitude du Christ en croix à celle

de Travolta, on est à chaque fois surpris par la rapidité des changements d'humeur et de rythmes entrecoupés d'immobilité.

"No matter, try again" (C'est pas grave, recommence) est une chorégraphie de Jordi Cortès-Molina toute en sensibilité et en humour tendre interprétée par Patrick Harlay. C'est avec une jolie voix de soprano que le danseur entre en scène. Il interprète l'air de la fille du paria de Lakmé, *a cappella*. Le paria, c'est celui qui ne rentre pas dans le moule, qui sort des normes. Une marionnette ne devient

tragique que lorsqu'elle a conscience de son état de marionnette. Patrick Harlay tire de son corps des fils invisibles où il s'engue jusqu'au moment où il choisit de partir dans son rêve. Moitié homme, moitié femme, le pied chaussé d'un haut talon, il aimera une bulle rouge avant de la voir s'envoler après un touchant pas de deux. Alors, il reviendra dans le monde des autres, et boira de la bière sur une toile cirée. Mais pas comme n'importe qui, à sa façon. En jongleur désenchanté. Try it again, Sam.

Mitzi GERBER ■

AVIGNON. COUR DU LYCEE SAINT JOSEPH

SEULS EN SCENE

SAMEDI 21 JUILLET 2001
 7,00 F
 N° 17081
 © 04 91 57 75 00
La Marseillaise
 du VAUCLUSE

Un danseur choisit un chorégraphe. Ensemble, ils ont un mois pour élaborer un solo : le millésime 01 du Vif du sujet, sous le patronage de la SACD, est de retour dans la cour du lycée Saint Joseph.

La formule du *Vif du Sujet* a fait recette. Lancée par François Raffinot alors à la tête de la commission danse de la SACD (société des auteurs et compositeurs dramatiques), elle a, depuis cinq ans, connu divers maîtres d'œuvre. Après Karine Saporta, actuelle directrice du centre chorégraphique national de Caen, c'est Hêla Fattoumi, danseuse et chorégraphe, qui reprend le flambeau.

Réaffirmant le principe initial (un danseur choisit un chorégraphe, et ils ont quatre semaines pour élaborer un solo de trente minutes), elle tente aussi de laisser son empreinte en proposant aux parties qui se sont cooptées « d'ouvrir un espace de recherche où s'incarne la notion de l'entre-deux. Cette notion éclaire la richesse et la complexité des mises en présences qu'occasionne le contexte particulier du solo ». Dont acte.

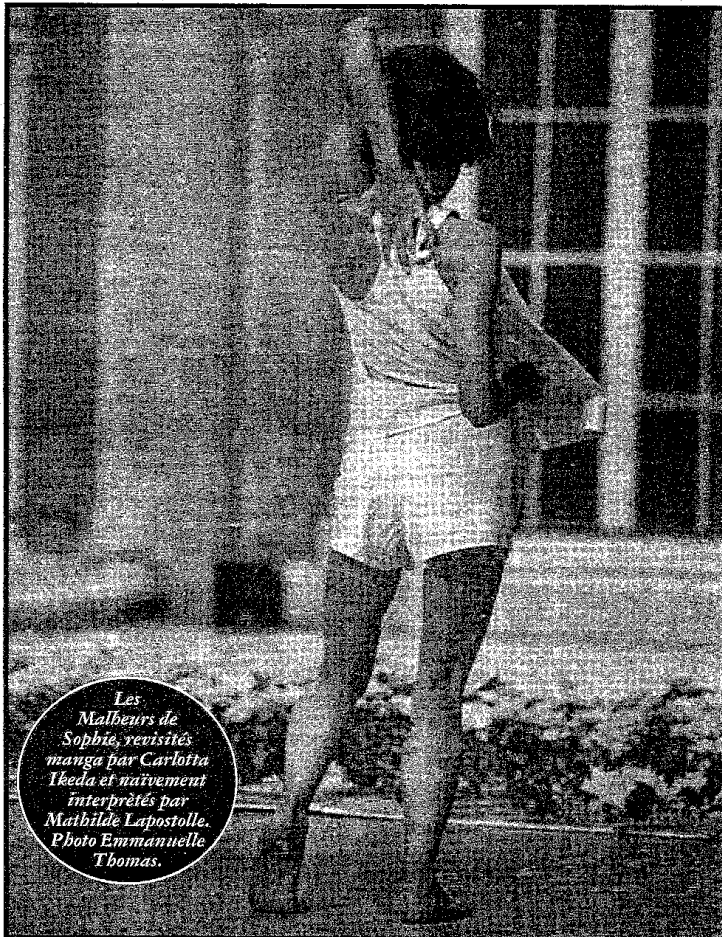
Jusqu'au 25 juillet encore, les deux programmes qui s'alternent, à 11h et 18h, sont donc le fruit de rencontres particulières, nées d'affinités électives.

Joyeusement cultivées par Carlotta Ikeda dans un opus intitulé *Tampopo (Pissenlit)* ! Installée à Bordeaux, la chorégraphe japonaise a été, au tournant des années 70, la première femme à danser le butô dans un monde exclusivement masculin. Le butô ? La « Danse des ténèbres » nipponne née de la confrontation du corps traditionnel et de la société moderne, construite sur les ruines d'un archipel atomisé.

Fascinée par son *Sacre du printemps*, c'est elle que Mathilde Lapostolle a choisit pour lui « permettre d'aller au delà d'un travail avec le corps ». La scène n'est encore qu'un artificiel champ de pissenlits jaunes sur lequel plane l'assourdissant bruit d'un vol de bourbons. Vêtue de blanc, façon « Petit Bateau », Mathilde Lapostolle entre par effraction.

Pendant trente minute, corps tendu, tendu ou tremblant, pieds casés, cris sourds, expressions du visage stylisés, elle est une Sophie, droite sortie d'un épisode de ses malheurs, revisités façon manga. Une danse gentille qui convoque l'enfance, sa force naïve, pour, en toute innocence, rire d'un désir d'initiation.

Quelques instants plus tard, sous la houlette très disco de Catarina Sagna, l'irrésistible Alessandro Bernardeschi, est, dans *Transgedy*, le Shakespeare amoureux d'une chorégraphie, pas toujours drôle,



Les Malheurs de Sophie, revisités, manga par Carlotta Ikeda et naïvement interprétés par Mathilde Lapostolle. Photo Emmanuelle Thomas.

jouant sur les vertiges causés par l'angoisse de feuille blanche, misant sur les effets d'un auteur-danseur en proie au délire.

Pas d'angoisse en revanche pour Xavier Leroy qui, à la demande d'Eszter Salamon, compose une *Giszelle*. Le titre déjà, un régal : il rappelle les origines hongroises de l'interprète et transforme le ballet phare du romantisme en une blague faussement autobiographique, un rien longuelette, mais puissante.

Il est français. Vit à Berlin. Scientifique de formation, il aborde le corps dans tous ses états. Sa spécialité ? Le solo, justement. Elle, après un passage auprès de Mathilde Monnier à Montpellier, se retrouve aussi à Berlin. Là, elle commence à composer. Un solo, justement. Rien de tel pour vivifier le concept « vifien »...

« Le projet était de chercher une structure faite d'une série d'événements sans développement mettant le corps dans une situation de

trafic entre les langages qu'il produit et certains des langages qui le constituent. De chercher un corps forcément multiple ne pouvant échapper à ces cycles de contamination qu'il produit et dont il est constitué », explique le chorégraphe. Jambe haute et bras en couronne, *Giszelle* se transforme en une Michael Jackson super star de clip, et finit par reculer, genoux au sol, bras ballants dans une position simiesque, plus proche de la guenon que du chimpanzé.

B.B. dans le mépris, femme qui pisse debout, boxeuse ou karatéka : pendant trente minute, Eszter Salamon n'échappe pas à la fragmentation, la répétition, la distorsion, confrontation, la mise en perspective, d'un corps aux prises, entre inné et acquis, avec les images qu'il véhicule et celles dont il est porteur.

Avec humour, Xavier Leroy joue le choc des décalages, des mises en présences incongrues. A contre

sens, déjoue le toc du sens. A la façon des surréalistes, il rejoue, en collages successifs, l'inconscient du langage.

Quelques instants plus tard, sous la férule très théâtrale de Jordi Cortés Molina, le vocal Patrick Harlay, est, dans *No matter, try again*, le personnage lunaire d'une danse qui se perd dans les faux semblants.

Francis COSSU

LE VIF DU SUJET
Programme A : Carlotta Ikeda/Mathilde Lapostolle, Catarina Sagna/Alessandro Bernardeschi, les 20, 23, 25 juillet à 18h et les 22, 24 juillet à 11h.
Programme B : Jordi Cortés Molina/Patrick Harlay, Xavier Leroy/Eszter Salamon, les 20, 23, 25 juillet à 11h et les 22 et 24 juillet à 18h. Cour du lycée Saint Joseph.

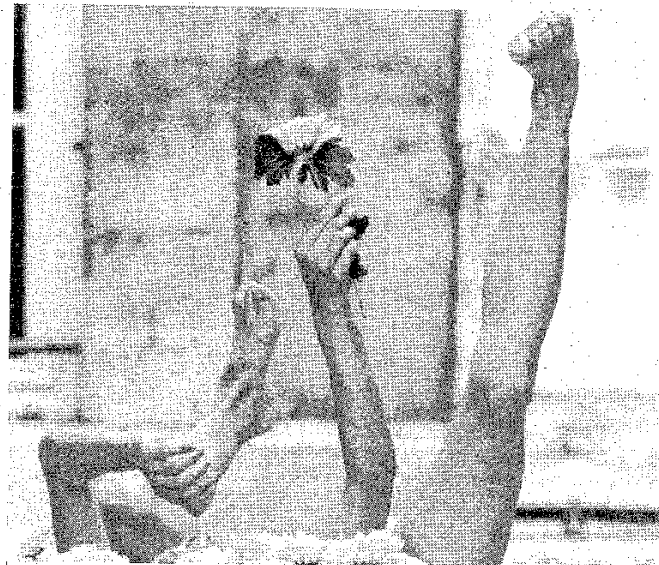
PLURIELLES. Le festival de danse émigre pour un jour à Lacommande avec la chorégraphe Carlotta Ikeda et sa danseuse, Mathilde Lapostolle

Solo à la Commanderie

■ Chaque année, Plurielles s'en va à la campagne. Dans le cadre magnifique de cette halte béarnaise sur le chemin de Saint-Jacques, un chorégraphe et sa danse dialoguent avec le lieu. C'est la Japonaise Carlotta Ikeda qui est l'exilée de ce cru 2003. Sa compagnie Ariadone présentera un solo dansé par Mathilde Lapostolle, suivi d'une rencontre avec le public.

Dans « Tampopo » (« Au jardin des pissenlits », en japonais), Mathilde Lapostolle joue avec les sons, avec les ambiances dans un univers de petite fille où la réalité et le rêve se mêlent intimement. Le regard perdu, les genoux en dedans, les mains crochetées, à la recherche d'un équilibre impossible. Elle finit endormie au milieu des fleurs.

« Pendant ces vingt dernières années », explique Carlotta Ikeda, « j'ai souvent oublié que j'étais japonaise. Le décalage constant entre ma vie et mon origine a formé en moi le noyau de ma danse. La vie est là pour qu'on puisse atteindre un état de pureté et de vérité que l'on trouve



« Tampopo ». Pieds-plantes parmi les fleurs

PHOTO D.R.

dans le néant. Ne rien représenter, devenir néant, vous offre la possibilité d'être toutes choses. »

De ça et d'autre chose, il sera question lors de la rencontre suivant le solo. Son thème est en effet « Entre deux cultures : japonaise et occidentale ».

Dimanche 30 mars à la Commanderie de Lacommande (15 et 18 heures). Entrée : de 6,20 à 20 €.

Et toujours ce soir : « morceau » de Loïc Touzé (compagnie 391) à 21 heures (notre édition d'hier)